

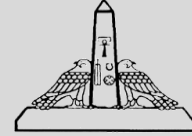


كلية الآداب

حوليات آداب عين شمس (عدد خاص 2018)

[www.aafu.journals.ekb.eg//:http](http://www.aafu.journals.ekb.eg/)

(دورية علمية محكمة)



جامعة عين شمس

Étude de l'effet-valeur dans *La Trahison* de Cécile Wajsbrot.

Louaie ABDELHAYE*

Maître-assistant, Faculté des Langues Université de Sohag

Résumé

Le roman (*La Trahison*) de Cécile Wajsbrot est profondément caractérisé par une écriture de contradiction sur le plan thématique. L'objectif principal est d'orienter idéologiquement le lecteur. Au niveau de la forme, le roman met en scène des voix contradictoires ; cette écriture polyphonique pousse le lecteur à s'attacher à l'instance narratrice qui prend en charge le récit, notamment sur le plan idéologique. Au niveau sémantique, le récit porte sur la mémoire de la Shoah, et crée la polémique en mettant l'accent sur l'antisémitisme, tant dans le passé que dans le présent. Pourquoi l'auteure aborde-t-elle un tel sujet polémique, plus de cinquante ans après la libération des camps de concentration et d'extermination en Europe ? Quelles sont les intentions de l'auteure, en sachant qu'elle est d'origine juive polonaise ? S'agit-il d'une auteure sioniste dont l'écriture est le reflet d'un projet politique ? Par le biais de la théorie de l'effet-personnage de Vincent Jouve, nous espérons que le présent article arrive à répondre à nos interrogations relatives à l'idéologie de l'auteure en question.

Mots clés : effet-valeur, idéologie, sionisme, stéréotypes antisémites, théorie du complot.

Introduction

L'objectif principal de cette étude est de mettre la lumière sur l'usage idéologique, et par conséquent politique de l'incident historique dans *La Trahison*. Cécile Wajsbrot prend soin d'employer la référence historique, dans le texte de fiction, pour exercer une influence idéologique sur le lecteur dans le but de le pousser à changer ses convictions intellectuelles, ce qui aura ses répercussions sur le processus de réception du texte littéraire. L'écrivaine instrumentalise l'espace littéraire pour défendre l'idéologie sioniste et ses thèses « aberrantes » ; une telle « déviation intellectuelle » ne fait cependant pas l'unanimité et soulève la polémique, même auprès certaines communautés juives en Europe.

En tant qu'écrivaine sioniste, comme en témoigne la position idéologique que prennent certains personnages dans le roman, Cécile Wajsbrot adresse un discours idéologique au lecteur français en général, et au lecteur français d'origine juive en particulier. Par le biais de la charge idéologique des mots et d'expressions intimement liés à l'idéologie sioniste, ainsi que le démontrent le comportement aussi bien que la position idéologique que prennent certains personnages, l'écrivaine représente les Juifs français comme victimes éternelles d'une société antisémite partiellement responsable de leur souffrance pendant l'Occupation. De plus, l'accent est mis dans le roman sur l'impossibilité de l'intégration des Juifs dans la société d'accueil ; seule l'immigration des Juifs vers Israël est à même de résoudre le « problème juif », et de mettre terme à l'antisémitisme européen :

Selon [les fondateurs d'Israël], la présence des juifs dans la diaspora serait dangereuse et seulement un État indépendant pourrait les protéger. Les sionistes établissent un lien direct entre la Shoah, événement de destruction extrême, et l'État d'Israël qui est présenté comme la renaissance après la destruction de la Shoah. (Rabkin : 2004 : 210)

Dans cette perspective sioniste, la lecture superficielle de l'œuvre de Cécile Wajsbrot pousse le lecteur naïf à toucher du doigt, non seulement les crimes racistes et antisémites de l'État français, et par conséquent l'hostilité de la société française envers la communauté juive en France, mais également le misérable sort du « peuple juif » en Europe pendant l'ère nazie. Nonobstant, la lecture approfondie du texte est à même de déceler la vision sioniste de l'écrivaine ; le lecteur averti est capable de prendre en conscience la charge idéologique de son œuvre, et se doit par conséquent d'être vigilant et de prendre ses distances avec l'idéologie véhiculée dans le texte. Bien que la dimension humaine soit évidente dans le roman, l'écrivaine présente au lecteur des bribes de réalité historique, ce qui aura ses répercussions sur la réception de l'évènement historique ; l'objectif est toujours de « vider » le

France de tous ses juifs par le biais de l'usage d'un discours aussi bien convaincant que provocateur qui s'adresse essentiellement au lecteur juif. À cet égard, le texte met l'accent sur deux points majeurs : l'hostilité de la société française envers les Juifs et l'avenir sombre de la communauté juive en France.

Pour bien appréhender l'idéologie du texte, il est d'abord important de lire en filigrane ce que le texte ne l'évoque pas explicitement ; ce qui contribuera à interpréter les blancs narratifs. En fin de compte, il est nécessaire de poser un certain nombre de questions : Y a-t-il une assimilation entre l'idéologie véhiculée dans le roman et la pensée sioniste ? Pourquoi le texte condamne-t-il inlassablement l'État français ? Quels sont les points communs entre le mouvement sioniste et les Juifs de la Diaspora ? Pour quel objectif le texte met-il en parallèle l'antisémitisme de la société française et l'impossibilité de l'intégration de la communauté juive d'origine polonaise en France ? Partant de ces considérations, cette étude vise à « déconstruire » la pensée sioniste, telle qu'elle est abordée et défendue dans *La Trahison*.

C'est toujours la proximité ou l'éloignement culturel qui détermine l'axiologie du lecteur. Lorsque le texte s'éloigne de la culture du « hors-texte », le lecteur prend le texte comme un objet artistique qui ne porte aucun message idéologique. À l'opposé de cette idéologie neutralisée, le texte, qui s'approche profondément de l'univers réel et ses valeurs sociales, oblige le récepteur à se faire l'écho de ce qu'il aborde dans le récit, ou au moins à correspondre avec les idées présentées. Ce mécanisme d'orientation dépend cependant de l'expérience propre à chaque lecteur : comment le lecteur réceptionne-t-il le personnage présenté dans le texte ? Pour le dire autrement, est-il totalement libre d'accueillir positivement un personnage ou de rejeter un autre qui s'oppose aux valeurs extratextuelles ou au moins à ses valeurs personnelles ? C'est Jouve lui-même qui répond à ces questions polémiques, en montrant que le lecteur n'est pas entièrement libre et qu'il se doit de se soumettre aux indications textuelles ; sinon sa lecture peut être considérée comme fautive :

L'œuvre se prête ainsi à différentes lectures, mais n'autorise pas n'importe quelle lecture. La liberté du lecteur est elle-même codée par le texte : il est difficile de savoir ce que chacun en fait, mais non comment chacun en use. La construction des signifiés, si elle appartient bien au destinataire, se fait sur la base des indications textuelles.
(Jouve : 1992 : 15)

L'objectif de cette étude s'articule donc autour des stratégies textuelles qui produisent un effet idéologique sur le lecteur, et non pas l'étude de la perception du texte par le lecteur réel. C'est ce que Vincent Jouve nomme « effet-valeur », ou parfois « effet-personnage ».

D'après lui, les valeurs véhiculées dans le texte, qu'elles soient des valeurs exprimées ou manifestées, apparaissent à travers ce que disent ou ce que font les personnages, et contribuent par conséquent à pousser le lecteur à juger les acteurs de l'œuvre. Le théoricien présente une méthode qui nous permet, en tant que lecteurs, de toucher du doigt l'effet-valeur du texte.

D'après cette théorie, le lecteur sera capable de découvrir le contenu idéologique, c'est-à-dire les valeurs intrinsèquement liées aux personnages de l'œuvre, leur ordre dans le texte et le programme d'interprétation sur lequel se fonde le texte pour s'adresser au lecteur. La hiérarchie des valeurs dans le texte, ainsi que la position morale de l'instance narrative permettent par conséquent au lecteur d'appréhender le «système de valeurs inhérent à l'œuvre et qui s'impose à tout lecteur.» (Jouve : 2001 : 10)

Pour ce faire, le premier champ d'évaluation, d'après la méthode suggérée par Jouve, est de saisir les liens qui existent entre les personnages et les valeurs préexistantes, c'est-à-dire les valeurs de référence qui existent naturellement dans le monde du hors-texte. La référence extratextuelle révèle un contexte culturel et idéologique dans lequel se déroule l'action, ce qui peut mettre en évidence les valeurs inscrites dans l'œuvre. L'inscription de telles valeurs dans le récit, à travers des vecteurs d'évaluation liés à des personnages, décèle la position idéologique de chaque personnage.

Le Cadre narratif

Dans *La Trahison*, Cécile Wajsbrot nous présente un récit dont la thématique s'articule autour d'un seul personnage, le protagoniste, Louis Mérian. Si les autres personnages jouent un rôle dans la trame narrative, c'est parce qu'ils font partie de sa vie, qu'il soit dans le présent ou dans le passé. La résurgence de la mémoire individuelle du protagoniste, à l'âge de soixante-huit ans, change complètement le parcours de l'action narrative. À cet égard, il nous semble intéressant de se référer laconiquement à la thématique de cette œuvre, ainsi qu'au contenu diégétique, avant de mettre l'accent sur l'idéologie de l'œuvre, telle qu'elle apparaît à travers le système de valeurs de chacun des personnages et leur adhésion ou non à la position idéologique de l'instance énonciative.

Après avoir rencontré Ariane Desprats, l'animatrice de la radio parisienne, qui mène une enquête sur l'histoire de la radio pendant les décennies qui ont suivi la fin de la Deuxième Guerre mondiale, Louis Mérian commence à se remémorer son récit d'amour avec Sarah Lipsick, la fille d'origine juive qu'il a rencontrée dans les cours de musique d'Assano. Leur récit d'amour finit par l'arrestation de Sarah, non pas à cause de son adhésion à un mouvement de résistance, qui lutte contre l'existence allemande sur les territoires français, mais parce qu'elle est d'origine juive, c'est-à-dire à cause de son appartenance ethnique. À cet égard, l'historienne

Annette Wieviorka explique le rapport qui existe entre l'autorité française à l'époque et les citoyens juifs :

En 1945, après le maigre retour des déportés, quel est le chiffre de la population juive ? Avouons notre impuissance à répondre à cette question de façon précise. Nous en sommes réduits aux estimations. Celles du Consistoire sont établies en soustrayant du nombre supposé des Juifs vivant en France dans l'avant-guerre, soit 300 000, le nombre non moins supposé de ceux qui trouvèrent la mort en déportation, soit 120 000. Ainsi, 150 000 à 200 000 Juifs vivraient en France dans l'après-guerre, dont 100 000 dans la capitale. La population juive de France a été saignée. Aujourd'hui, les historiens s'accordent à penser qu'un Juif sur quatre vivant en France avant la guerre est mort en déportation. (Wieviorka : 1992 : 337)

Bien que la citation précédente soit de nature historique, elle correspond fortement au message idéologique de l'œuvre que nous sommes en train d'analyser. La valeur de valeur, ou l'idéologie du texte, telle qu'elle apparaît à la fin de notre analyse, n'est pas très loin de la condamnation qu'adresse l'historienne, dans le passage ci-dessus, à l'État français à cause de son implication dans une série d'actes antisémites : la collaboration de l'État français sous le régime de Vichy, la police française et son rôle négatif pendant la Deuxième Guerre mondiale, la société française dans sa relation passive avec les Juifs, etc. Si Annette Wieviorka parle de l'antisémitisme de l'État français, et par conséquent de la population française pendant l'Occupation, les chiffres évoqués dans la citation ci-dessus ne sont pas précis, et sont révélateurs, non seulement d'un fondamentalisme fanatique qui déforme le passé historique dans un effort désespéré de persuader le lecteur de la réalité misérable du Juif, mais également de la tendance sioniste de l'historienne. Une telle source historique est d'ailleurs un indice probant de la complexité de la scène politique en Occident, à cause de l'exploitation du passé historique aussi bien que de la falsification grossière de l'histoire pour réaliser des gains politiques, ce qui jette un éclairage sur l'impossibilité de sortir de l'impasse actuelle, en raison de l'indifférence, de la négligence ou du fanatisme de certains historiens qui prennent soin d'interpréter l'Histoire en fonction de l'idéologie sioniste. D'une part, l'antisémitisme de la société française à l'époque ne fait pas l'unanimité auprès des historiens européens les plus crédibles. D'autre part, le manque de mesures ségrégationnistes en France à l'époque est une preuve irréfutable de l'esprit d'accueil et de tolérance qui ont marqué la société française :

En France, le pourcentage de déportés était plus important parmi les juifs étrangers que parmi ceux qui avaient la nationalité française. Lorsque tous ces éléments sont pris en compte, le taux de survie des juifs en France est tout à fait

impressionnant. Il s'explique, grosso modo, par deux facteurs : l'efficacité des organisations de résistance et l'esprit d'accueil de la société hôte. (Ben-Asher : 2009 : 92)

L'accent est mis, dans *La Trahison*, sur le comportement «démisionnaire» que prend Louis Mérian face aux dangers qui entourent Sarah. Au cours des cinq décennies qui ont suivi la mort de Sarah, l'«amnésie volontaire» l'empêchait de se souvenir de ce qui s'était produit à l'époque ; il aurait dû attendre une rencontre mystérieuse avec une animatrice de radio de Paris, à savoir Ariane Desprats, pour qu'une vague de souvenirs puisse envahir son esprit. La résurgence de cette « mémoire enterrée ou souterraine » aura ses répercussions sur lui ; il se reproche sa naïveté et d'avoir abandonnée et trahie Sarah. Le récit se termine par son suicide. Si le texte fait référence d'une manière récurrente, jusqu'aux dernières pages de l'œuvre, au sentiment de culpabilité qui envahit les personnages du roman, comme c'est le cas avec Louis Mérian et Ariane Desprats, au moment où ils se vérifient de la mort de Sarah Lipschik en déportation, l'usage d'un tel mécanisme d'orientation idéologique vise, non seulement à attirer la sympathie du lecteur, mais également à le pousser à changer ses convictions envers les Juifs. Autrement dit, la représentation du personnage-juif comme noble interpelle la faculté critique du lecteur ; le recours à l'usage d'un discours de victimisation se répercute sans aucun doute sur le processus de réception. Pourtant, les pardons, les excuses et les sentiments de culpabilité ou de remords que ressent le protagoniste sont révélateurs de la tendance sioniste de Cécile Wajsbrot elle-même. D'une part, le sionisme n'a cessé, depuis la décennie quarante du siècle précédent, d'accuser les sociétés occidentales d'avoir abandonné les Juifs de la diaspora en laissant les victimes juives affronter seules les difficultés auxquelles ils font face. D'autre part, le mouvement sioniste tend à utiliser la même technique pour pousser les communautés juives, notamment aux États-Unis, à soutenir l'État d'Israël. En effet, la culpabilité de la Diaspora est en soi un indice probant de la manipulation de l'histoire dans le texte pour réaliser les intérêts de l'entité sioniste :

[...] la Shoah offre à Israël également un levier important pour se procurer de l'aide. Selon un parlementaire israélien : « Même les meilleurs amis d'Israël se sont abstenus de procurer aux juifs européens une aide substantielle et ont tourné le dos aux cheminées des camps de la mort [...] C'est pourquoi tout le monde libre, particulièrement de nos jours, doit démontrer sa repentance [...] en procurant à Israël une aide diplomatique, défensive et économique. » Cette citation tirée d'une analyse politique entreprise par des sionistes national-religieux en Israël [...] indique que l'usage idéologique et politique de la Shoah est

habituel et routinier, et qu'il comprend une manipulation du sentiment de culpabilité à l'échelle collective. (Rabkin, op. cit. : 213)

Les valeurs inscrites dans le roman et les quatre savoirs.

Pour appréhender les valeurs inscrites dans *La Trahison*, il est d'abord important de repérer les références extratextuelles qui mettent en texte des valeurs opposées se fondant sur le bien et le mal. L'opposition manichéenne entre le bien et le mal s'attache fortement à la norme sociale puisque les valeurs préexistantes sont intrinsèquement liées à des codes dont l'existence précède l'univers fictionnel. Si l'adhésion des personnages aux normes extratextuelles sollicite l'admiration et l'appréciation du lecteur, leur refus de rejoindre la norme sociale pousse le lecteur à former un portrait négatif du personnage.

En se fondant sur les travaux critiques de Philippe Hamon, Jouve propose de repérer les systèmes normatifs, ce qui permet au lecteur de comparer entre l'univers du texte et des valeurs préexistantes liées au monde réel. Selon Hamon, le processus d'évaluation est intrinsèquement lié à une valeur-étalon qui existe dans le monde du hors-texte, c'est-à-dire à une valeur stable déjà connue du lecteur :

Évaluer êtres et procès de ses personnages (pour un narrateur), évaluer les autres personnages ou s'évaluer (pour les personnages), c'est donc installer et manipuler dans un texte des listes et des échelles, des normes, des hiérarchies. Deux problèmes principaux se posent alors : Qui évalue (y a-t-il, dans un texte, une instance évaluante plus autorisée que les autres, où se trouvent localisées les normes) ? Sur quoi (sur quoi, sur quel élément et à quel endroit du texte) se porte préférentiellement l'évaluation ? Dans un texte, c'est certainement le personnage-sujet en tant qu'actant et patient, en tant que support anthropomorphe d'un certain nombre «d'effets» sémantiques, qui sera le lieu privilégié de l'affleurement des idéologies et de leurs systèmes normatifs : il ne peut y avoir norme que là où un "sujet" est mis en scène. (Hamon : 1984 : 104)

D'après Hamon, ces systèmes normatifs créent un espace d'évaluation en fonction des paroles, des pensées et du comportement des personnages au cours du récit, et c'est évidemment le personnage qui sera le support privilégié de ces normes et, par ricochet, de ces « effets-idéologies ». Le théoricien relie entre l'évaluation des personnages de l'œuvre et leur respect de la norme défendue par l'autorité narrative. Tout ce que le personnage dit dans l'œuvre montre son adhésion ou au contraire son refus d'une valeur préexistante :

Nous avons fait l'hypothèse que ce discours d'escorte évaluatif tendra à se regrouper, dans le récit, à certains

emplacements privilégiés, à se concentrer sur les deux aspects principaux du personnage : son *être* d'une part, en tant que *résultat* d'un faire passé, ou qu'*état* permettant un faire ultérieur ; son *faire* de l'autre et, à propos du faire du personnage (ses actes), sur certains actes ou types d'action qui font déjà, dans l'extra-texte social, l'objet de réglementations plus ou moins explicitement codifiées. (Ibid. : 105)

Dans cette perspective, les quatre vecteurs d'idéologie, ainsi que le montre l'extrait précédent, se rapportent à la position que prend le personnage au cours du récit, qu'il soit au niveau de paroles ou en fonction de son attitude. Ces quatre savoirs constituent donc la base sur laquelle repose le système de valeurs des personnages dans les romans. Le premier de ces savoirs est le savoir-vivre, c'est-à-dire la conduite sociale ou l'éthique du personnage face à la norme sociale. Le deuxième est le savoir-faire, à savoir le faire des personnages. Le troisième est la manière selon laquelle le personnage s'exprime ou le savoir-dire. Enfin, le savoir-voir. Chacun de ces savoirs contribuent à orienter idéologiquement le lecteur :

Toute évocation par le texte d'un personnage qui regarde, parle, travaille ou entre en relation avec autrui est à évaluer par rapport aux normes qui régissent ces quatre domaines dans le hors-texte de la culture. (Jouve : 2001 : 19)

Dans *La Trahison*, ce qui nous intéresse le plus, c'est d'une part de comparer entre le faire du personnage et la norme sociale à laquelle se réfère le texte, et d'autre part entre les différents personnages en fonction de leur adhésion à la norme sociale. Son caractère dicte ses actions, le fait réagir de façon déterminée à chaque événement, ce qui permet au lecteur de le juger, de l'aimer ou de le haïr. Autrement dit, cette étude se borne seulement à un seul vecteur : le savoir-vivre.

La conduite sociale

Le premier des vecteurs d'évaluation, selon Vincent Jouve, est le respect du personnage de la norme sociale, à savoir le vecteur éthique. Ce vecteur se définit par le théoricien comme suit :

[...] l'éthique – autrement dit, la ligne de conduite, le rapport de l'individu aux principes et aux lois – est toujours sous-tendue par la référence à telle ou telle valeur. Le roman propose souvent une ligne de partage entre ceux qui respectent la norme sociale et ceux qui ne la respectent pas, entre ceux qui obéissent à leurs propres valeurs et ceux qui se soumettent à la doxa, entre ceux qui se réfèrent à une morale et ceux qui reconnaissent pour seule loi leurs propres désirs. (Ibid. : 24)

Étant donné que la ligne de conduite des personnages, c'est-à-dire la morale, est difficile à repérer dans le texte, cette partie de notre travail se borne d'une part à repérer les relations entre personnages et normes sociales, et d'autre part à déterminer les relations qui existent entre les différents personnages dans le roman. Si la mise en texte des personnages dans leur rapport à la loi et aux principes est le reflet d'une ligne de conduite, ce vecteur éthique se concrétise dans le texte à travers l'obéissance de l'instance-personnage à la norme sociale.

L'antisémitisme¹ : le mythe du complot et la théorie de la conspiration

Pour bien comprendre le contexte diégétique dans lequel se déroule *La Trahison*, il semble nécessaire avant tout d'analyser les moyens auxquels recourt le texte pour exercer une influence idéologique sur le lecteur, ainsi que de mettre la lumière sur l'usage du terme polémique d'antisémitisme ; cela s'effectue par le biais de la présentation de la vision sioniste, notamment en France. À cet égard, il est intéressant de différencier entre les Juifs nationaux (les Juifs de la nation) et les Juifs étrangers arrivés en France après 1933. Dans l'optique sioniste, si les Juifs qui vivent en Europe de l'Est étaient la cible de préférence d'une « persécution raciale », notamment ceux qui sont d'origine polonaise, leur existence en France durant/avant les années de la guerre, dans l'espoir de gagner leur vie, ne change rien à leur situation misérable ni à leur sort tragique :

Gottschalk dit que l'opinion internationale est persuadée qu'il existe un violent antisémitisme en France, que plus de 80% des Juifs souhaitent émigrer. Or, la HICEM m'a enregistré que trois mille demandes d'émigration, dont plus de 98% concernent des Juifs étrangers arrivés en France après 1933. (Wieviorka, op. cit. : 339)

Bien que la référence précédente exprime de manière si évidente et significative de l'idéologie sioniste qui vise avant tout à vider la France de ses Juifs, par le biais de l'usage d'un discours convaincant et, en même temps, provocateur, l'historienne Annette Wieviorka établit des liens entre l'antisémitisme et l'immigration en Israël, ce qui met à nu les intentions sionistes du texte. Il s'agit en effet d'un terme aussi bien sophistiqué qu'inconvenable à cause de son caractère politique² (Berding : 1991 : 77). Pour comprendre la relation qui existe entre le sionisme, en tant que mouvement politique, et le terme d'antisémitisme, il devrait appréhender la politique sioniste en ce qui concerne aussi bien les sociétés européennes que les Juifs de la diaspora. L'antisémitisme est en effet le « cheval de Troie » qui permet au sionisme d'extorquer inlassablement les sociétés occidentales :

La baisse de l'antisémitisme, si elle se confirme, risque de couper l'herbe sous le pied du sionisme car la pérennité de l'antisémitisme est l'un des fondements de son idéologie. « Les peuples chez lesquels les juifs résident sont tous

antisémites, sans exception aucune, que ce soit honteusement ou ouvertement », affirmait Theodor Herzl. [...] Sans antisémitisme, l'État d'Israël pourrait difficilement attirer un nombre important d'immigrants juifs. Aux années 1980, son gouvernement a créé une commission pour observer et contrôler les diverses manifestations d'antisémitisme dans le monde. A la surprise de personne, la commission en a trouvé. Aviezer Ravitzky, professeur de philosophie à l'université hébraïque de Jérusalem, expliquait à des juifs américains : « Nous autres, sionistes israéliens, avons un mauvais penchant : nous voulons que l'antisémitisme batte son plein en Occident sans faire de victimes juives. » (Ben-Asher : op. cit. : 112)

Pour ce qui est de l'usage politique du terme sioniste d'«antisémitisme», les courants intellectuels en Occident ont l'habitude de l'utiliser pour stigmatiser tout discours qui s'oppose aussi bien à la pensée sioniste qu'à la politique agressive d'Israël envers les Palestiniens ; il est important tout d'abord de faire référence à la polémique qui s'articule autour de l'usage de ce terme politique :

[...], nombreux sont les chercheurs qui, s'interrogeant sur le problème, ont dénoncé les inconvénients d'une telle confusion. Ainsi Jacques Madaule commençait en ces termes l'article " Antisémitisme ", [...] qu'il avait rédigé pour l'Encyclopédie Universalis : " Le terme d'antisémitisme [...] n'est pas adéquat à son objet et l'on devrait plutôt dire " antijudaïsme " s'il était encore temps de changer l'usage ". De même, Maxime Rodinson, s'étant interrogé sur la réalité historique d'un "antisémitisme éternel" concluait en 1981 : "L'antisémitisme n'est pas une nécessité universelle de l'histoire [...] Il n'y a pas d'antisémitisme éternel, toujours présent et prêt à chaque instant à accabler sa victime, mais des judéophobies de formes diverses, liées à des situations. " (Riandière La Roche : 2001 : 248)

Sur la même lancée, si l'usage du terme d'antisémitisme est erroné sur le plan sémantique, il va de soi que la restriction de l'usage de ce terme sioniste à des champs d'application particuliers correspond presque exactement aux visées du mouvement sioniste ; le but est toujours de susciter dans l'esprit collectif l'idée que les Juifs sont les seules victimes d'une vague de haine adressée contre la descendance de Sâm, ce qui s'oppose fortement à la logique puisque les Arabes appartiennent à la même race sémitique, ainsi que l'explique Jérôme Peignot en s'interrogeant sur la nécessité de l'usage d'un tel terme polémique, au sens propre et au figuré :

Sémites : « famille ethnographique et linguistique qui comprend les divers peuples parlant ou ayant parlé l'araméen, le syrien, le chaldaïque, l'assyrien, l'hébreu, l'arabe, l'himyarite » (Larousse). Dès lors, on se perd en conjectures. Pourquoi n'est-ce qu'à propos des Juifs – singulièrement dans l'expression *antisémitisme* – qu'on fasse allusion aux Sémites ? Il suffirait de démontrer qu'un antisémite est aussi quelqu'un qui témoigne de son hostilité à l'égard des Arabes (ce qui est le cas de nombre de Français) pour que l'absurdité de l'attitude apparaisse. (Peignot : 1986 : 94)

Devant cette confusion langagière que soulève l'usage récurrent de ce terme, les intellectuels sionistes prétendent que le terme d'antisémitisme est l'expression des sentiments de haine et d'aversion que manifeste l'Autre à l'égard du Juif. Depuis son invention en 1873 par Wilhelm Marr, ce terme a trait exclusivement aux Juifs. Dans cette perspective sioniste, l'antisémite est la personne qui tend à inférioriser les Juifs en les situant au bas de l'échelle sociale par le biais de l'usage d'une agression verbale ou physique³ (Kotek : 2005 : 17-18). Pour répondre à ces écrivains sionistes, il suffirait de poser la question suivante : Comment peut-on parler d'antisémitisme adressé exclusivement contre les Juifs sans tenir compte de l'implication israélienne dans des actes criminels et terroristes en Palestine ? :

Les Juifs n'en étaient qu'à leur troisième génération après Abraham, le fondateur de leur peuple. Grâce à l'interprétation d'un songe, Joseph, arrière-petit-fils d'Abraham, devint intendant (premier ministre) de l'Égypte. [...], les Hébreux entrèrent dans la terre promise, où " coulait le lait et le miel ". Ils y entrèrent en prédateurs et en spoliateurs, pour jouir du travail et des sacrifices centenaires d'autres peuples. Si ces peuples dépouillés osaient vouloir reprendre leurs biens, ils devenaient automatiquement des " persécuteurs " des pauvres Juifs. À 3,500 ans de distance, on a vu exactement la même spoliation en 1948, lorsque les Juifs du pharisaïsme judaïque se sont rués sur la Palestine arabe, ont chassé plus d'un million d'Arabes de leur patrie plus que millénaire ; ont volé à ces derniers pour plus de quatorze milliards de dollars en fermes, métairies, terrains urbains, manufactures, usines, boutiques, magasins, théâtres, édifices publics, vergers d'olives et d'agrumes, troupeaux, etc., sans aucune compensation ; ils ont ensuite déclaré par leur Knesset (parlement) que jamais les Arabes ne seraient réadmis dans leur patrie palestinienne ; puis ils ont commencé dans le monde entier une vente *as vitam aeternam* de bons d'Israël et un chantage généralisé de certains clients des Juifs pour faire vivre cet État volé, dans la proportion de 75 % du budget

national provenant de l'étranger. [...] Ce rapt, ce viol, ce brigandage de la Palestine arabe par les Juifs, le plus grand crime de véritable antisémitisme de notre histoire contemporaine (car les Arabes sont de purs sémites descendant d'Abraham par son premier-né Ismaël) a été conscient, voulu, délibéré, prémédité. (Arcand : 2014 : 28-29)

Parmi les stimuli de la faculté critique chez le lecteur, nous pouvons évoquer entre autres la forme générique que prend l'œuvre ainsi que la forme littéraire au niveau du texte. Ces deux perspectives attirent l'attention de tout lecteur de la production littéraire de C. Wajsbrot en général, et notamment dans *La Trahison*. À partir de la première page de couverture, le lecteur se trouve face à un titre polémique, voire choquant, ce qui sollicite le lecteur interprétant. À quel genre de trahison le roman fait-il référence ?

L'accent est mis, dans le roman, sur le comportement «démisionnaire» de Louis Mérian face aux dangers qui entourent Sarah. Cinq décennies après la mort de Sarah, une vague de souvenirs envahissent l'esprit de Louis. La résurgence de cette «mémoire enterrée ou souterraine» aura ses répercussions sur lui cinquante ans après la fin de la guerre ; il se reproche sa naïveté et d'avoir abandonné et trahi Sarah. Le récit se termine par son suicide.

L'effet-valeur, selon la terminologie de Vincent Jouve, est intrinsèquement lié à l'image mentale du personnage, que construit le texte chez le lecteur, à travers une hiérarchie de valeurs défendues par l'instance narrative au cours du texte. Cette image mentale ne se réduit pas à une interprétation capricieuse, soumise à la liberté des lecteurs, mais au contraire elle est le produit d'une orientation idéologique par le biais d'une série d'instructions textuelles. La position idéologique, que prend chaque acteur dans l'œuvre, n'est sans doute pas fortuite ; l'auteur, c'est-à-dire le fabricant du texte, crée une sorte d'opposition entre les systèmes de valeurs des personnages pour susciter le sens critique chez le lecteur, et par conséquent pour lui transmettre un message idéologique :

Le personnage romanesque, autrement dit, n'est jamais le produit d'une *perception* mais d'une *représentation*. [...] c'est donc au lecteur qu'il appartient de construire la représentation à partir des instructions du texte. L'image ainsi produite, dépourvue de présence matérielle, peut être qualifiée d'« image mentale ». (Jouve : 1992 : 40)

Pour agir sur le lecteur, le texte, dans *La Trahison*, va jusqu'à dévaloriser certains personnages dès leur première apparition dans le roman. Si Anne Mérian, la sœur du protagoniste, est présentée, à partir de l'incipit, comme une personne « sadique » qui ne cesse d'imposer ses opinions à son

entourage, notamment à son frère Louis, ses parents sont représentés comme « lâches » à cause de leur attitude indifférente pendant l'Occupation. Louis Mérian lui-même est l'objet d'une critique acerbe. Au lieu de lutter contre l'existence allemande, son attitude démissionnaire s'oppose à la position morale de l'instance narratrice :

Maintenant, il pensait au passé, et quand il était jeune, pensait-il à l'avenir ? La guerre avait jeté son ombre, sans doute avait-elle contribué à ramener l'avenir au présent, car il fallait survivre. Enfin, il ne fallait pas exagérer, il n'avait pas risqué sa vie, au début, il était trop jeune pour se battre et après, il avait assisté à cela en spectateur comme il était resté spectateur dans la suite de sa vie, le seul combat était d'avoir assez de pain, ou assez de viande, combat dont lui et sa famille – ses parents et sa sœur aînée, qui prenaient ces choses-là très au sérieux – étaient sortis vainqueurs avec une certaine fierté. Quand ses parents évoquaient cette période, ils concluaient invariablement on s'en est bien tirés, et sans quitter Paris – leur héroïsme avait consisté à rester à Paris quand les autres se pressaient sur les routes de l'exode et à maintenir leur niveau de vie sans s'enrichir par des trafics illégaux ni s'appauvrir, à faire, au fond, comme si la guerre n'existait pas. (Wajsbrot : 1997 : 15-16)

Il est remarquable qu'il existe deux instances se superposant dans la longue citation ci-dessus. D'une part, bien que la technique du « monologue narrativisé » vise en général à mettre en relief l'effet-sympathie que cherche le texte à créer chez le sujet lisant, l'usage de cette technique dans l'extrait précédent correspond à la position idéologique de l'instance narratrice qui condamne l'indifférence du personnage, ainsi que le montre des expressions comme « il ne fallait pas exagérer », « il n'avait pas risqué sa vie » et « il était trop jeune ». La passivité du protagoniste, durant les années de la guerre, se répercute sur sa vie en général, comme il est évident dans l'expression « il avait assisté à cela en spectateur comme il était resté spectateur dans la suite de sa vie ». L'accent est donc mis sur l'incertitude⁴ qui envahit l'esprit du personnage après avoir rencontré Ariane Desprats. Ses suspicions à l'égard de son attitude démissionnaire dans le passé est le reflet de l'évolution⁵ de son système de valeurs. Par opposition à la passivité et à l'indifférence qui ont marqué sa vie en général et notamment pendant l'Occupation, les marques d'une perspective subjective font référence au tournant idéologique que connaît le personnage. Cette tournure idéologique apparaît dans le texte à travers le lexique de la vie quotidienne et la sélection de mots appartenant à l'inconscient du personnage, comme il est évident dans des expressions comme « le seul combat était d'avoir assez de pain, ou assez de viande ». Les caractéristiques, les modalités et les manifestations de la réception du personnage se concrétisent dans le texte à travers les

réactions [du lecteur], qu'il soit d'adhérer à sa position idéologique ou de refuser son attitude :

Envisagé dans sa globalité, le travail du lecteur consiste à convertir une suite linguistique en une série de représentations qui transcendent le texte. Les mots, on le sait, renvoient toujours à un au-delà d'eux-mêmes : il suffit d'ouvrir un livre pour en faire l'expérience. Étudier la perception du personnage romanesque, c'est donc déterminer comment et sous quelle forme il se concrétise pour le lecteur. (Jouve : 1992 : 27)

D'autre part, le narrateur intervient pour commenter le comportement passif de ces personnages pendant les années de la guerre. Le texte recourt à l'ironie et au sarcasme pour éclairer la position idéologique passive des parents du protagoniste dans leur vie en général et pendant l'Occupation en particulier. Si l'ironie est un procédé qui vise à dévaloriser un personnage en poussant le lecteur à le marquer négativement, le ton utilisé ainsi que la sélection de mots mettent à nu l'évaluation négative de l'idéologie du personnage, ainsi que le montre des expressions comme « leur héroïsme avait consisté à rester à Paris quand les autres se pressaient sur les routes de l'exode ». Ce portrait négatif n'est pas sans effet sur le lecteur. La position idéologique de ses parents s'avère par le biais d'un discours indirect libre « on s'en est bien tirés, et sans quitter Paris ». En effet l'usage de l'ironie est révélateur des intentions de l'auteure ; sa condamnation de l'attitude de certains Français pendant la guerre, et en revanche sa valorisation de l'attitude héroïque de Sarah, n'est pas très loin de l'idéologie sioniste qui tend à représenter le Juif comme victime, non seulement pendant la période de l'Occupation, mais également dans le présent :

L'ironie a donc d'abord une fonction critique : elle permet d'attaquer, de dénoncer un point de vue en le ridiculisant. Si l'ironiste campe le lecteur en complice, c'est sur le dos d'un ennemi commun (l'ironisé), cible implicite du discours. La force critique de l'ironie tient au fait qu'elle commence par souligner l'absurdité ou la vacuité du point de vue contesté avant d'amener le lecteur à rejoindre le point de vue de l'énonciateur. Destinateur et destinataire se rassemblent ainsi dans le rejet de l'erreur avant de le faire dans l'acceptation de la vérité. L'ironie permet également d'exprimer une idée en lui donnant une force particulière. Présenter une idée sous forme d'antiphrase, c'est une façon de la singulariser, de la « défamiliariser » comme auraient dit les formalistes russes. (Jouve : 2010 : 120)

Ainsi, la réception idéologique du personnage n'est pas dissociable de sa réception herméneutique. Si la position que prend le personnage éclaire son système de valeurs, les commentaires de l'instance énonciative réveillent la faculté interprétative du lecteur :

L'expérience vive produite par œuvre d'art passe par le lecteur, aboutit à lui, (re)commencer avec lui. Il est responsable de la « refiguration » de ce qui a été configuré dans le texte, par un auteur digne de confiance. Cette collaboration entre auteur et lecteur implique que l'œuvre de fiction reste ouverte et permet ainsi une refiguration sans limite de temps. (Dana : 1998 : 37-38)

Comme les parents du protagoniste, sa sœur est l'objet d'une condamnation dès les premières pages de l'œuvre :

Le téléphone sonna et il eut peur, un instant, que ce soit encore Ariane Desprats mais c'était sa sœur – il est vrai que c'était son heure, la fin d'après-midi – il n'avait jamais été aussi content de l'entendre – d'habitude, elle l'ennuyait un peu, à raconter les mêmes choses en l'abreuvant de nouvelles sur des gens (ses enfants et ses petits-enfants) qui ne l'intéressaient pas beaucoup. (Wajsbrot : 1997 : 16)

La référence à l'attitude « sadique », ou plutôt « agressive » de sa sœur Anne, dans le passage ci-dessus, contribue à créer une image négative du personnage chez le lecteur. Selon Vincent Jouve, c'est la représentation, à travers les instructions textuelles, qui pousse le lecteur à adhérer ou non à la position idéologique de l'instance énonciative :

Je rappelle que, selon Iser, le lecteur construit le sens à travers la façon dont le texte l'oblige à épouser des points de vue successifs. Le récit se présente en effet comme un ensemble de perspectives : celle du narrateur et celles des personnages principaux. Le lecteur, ne pouvant adopter simultanément tous les points de vue, se déplace au cours de la lecture (selon des modalités strictement déterminées par le texte) de perspective en perspective. C'est à travers la façon dont il coordonne les différents points de vue qu'il construit le sens du récit. Le raisonnement est donc le suivant: à la lecture d'une œuvre, la façon dont le sens est constitué dépend des structures narratives; c'est le rapport au sens qui, dans un second temps, explique la part subjective de la réception. Autrement dit, chaque lecteur réagit personnellement à des parcours de lecture qui, étant imposés par le texte, sont les mêmes pour tous. C'est à l'ensemble de ces parcours de lecture que renvoie le terme de « lecteur implicite ». (Jouve : 2005 : 54)

D'ailleurs, selon la classification opérée par le théoricien, qui fait la distinction entre deux types des personnages : « retenus » et « livrés », Anne peut être considérée comme un personnage « modérément retenu ». Au regard de cette classification, le personnage est modérément retenu, c'est-à-dire partiellement opaque, lorsque le lecteur est à même de lire ce qu'il dit, et incapable en même temps d'apprendre rien sur ses pensées. C'est exactement le cas avec Anne Mérian ; le lecteur ignore à quoi elle pense et le narrateur ne lui transmet pas ses sentiments :

Dans la plupart des romans de Dostoïevski, les personnages sont présentés comme *modérément retenus* : le texte révèle leurs paroles, mais dissimule leurs sentiments. Ce choix s'explique par la vision dostoïevskienne de l'individu comme réalité intersubjective : le moi ne se révèle que dans sa relation aux autres. Le roman dostoïevskien se borne ainsi à ménager le plus grand nombre de confrontations possible entre les protagonistes. C'est au lecteur qu'il appartient de déchiffrer la vérité du personnage en faisant la synthèse des aspects de son être ainsi révélés. (Jouve : 1992 : 177)

En répondant à un appel téléphonique, Anne apprend pour la première fois que son frère était en compagnie d'une jeune fille qui s'appelle Sarah Lipskik. Si le prénom fait parfois référence à l'appartenance ethnique, et par conséquent à l'identité de la personne en question, la réaction d'Anne est en harmonie avec son idéologie et n'est pas dissociable de son système de valeurs. La distance idéologique, que crée le texte entre les entités fictionnelles, et qui se répercute par conséquent sur le lecteur, implique le refus d'un acteur d'accepter l'identité de l'Autre. Le texte se réfère à la « discrimination sociale » infligée à un être humain compte tenu de sa croyance religieuse, comme dans l'extrait suivant où Anne juge négativement Sarah, mais d'une manière implicite, non pas à cause de sa relation amoureuse avec son frère, mais plutôt à cause de la signification étymologique de son prénom qui remonte à l'ère biblique, et qui révèle par conséquent la nature de son appartenance ethnique. Pourtant, le texte vise avant tout à éveiller la faculté critique chez l'instance de lecture, ce qui a pour conséquence directe de pousser le lecteur à sympathiser avec le personnage de référence, et de former une image positive de Sarah, représentée dans le texte comme victime de l'antisémitisme. L'onomastique du personnage en question met à nu les intentions du texte ; Sarah est la cible de toutes les critiques à cause de l'antisémitisme de la société française. Autrement dit, le texte pousse l'instance lectrice à s'interroger sur l'origine de la vague de haine anti-juive dont souffre le Juif en France ; le prénom d'une personne serait-il un argument suffisant pour mettre en doute ses intentions ? Ainsi le lecteur lui-même se trouve-t-il dans une situation de

complicité, ce qui fait de lui un partenaire du jeu antisémite. Le texte l'invite à prendre position et à juger négativement le comportement des personnages :

- Je n'ai pas bien compris, avait-elle dit, un nom étranger ;
Qui est-ce ?
- Une amie de cours de théâtre. [...]
- Comment s'appelle-t-elle ?
- Sarah Lipsick.
- Ce n'est pas très facile à retenir. (Wajsbrot : 1997 : 136)

À vrai dire, un tel jeu de complicité qu'entretient l'auteure avec le lecteur est signifiant. Par ce biais, le texte interpelle le lecteur et sollicite le lecteur interprétant qui prend le relais de l'auteure pour juger l'antisémitisme⁶ d'Anne. À ce stade de notre analyse, le narrateur n'intervient pas pour guider la lecture ; le texte se contente d'introduire une référence extra-textuelle, pour ainsi dire, problématique, ce qui a pour fonction de produire une sorte d'inquiétude critique chez le lecteur.

Pour réaffirmer la position antisémite d'Anne Mérian, le texte révèle, à travers un dialogue avec son frère Louis, un autre aspect de l'antisémitisme. Dans un dialogue entre Louis et sa sœur Anne, cette dernière critique Sarah en faisant allusion à la dimension utilitaire qui se cache derrière la relation amoureuse qui rassemble son frère et Sarah, et en ajoutant une remarque en ce qui concerne son désir d'exploiter et d'utiliser son frère au profit de ses propres intérêts. Pour le dire autrement, Anne accuse partiellement Sarah d'avoir une mauvaise conscience ; elle s'approche de son frère seulement pour l'impliquer dans des actes illégaux :

- Tu es amoureux d'elle. [...]
- Oui, répondit-il d'un air de défi. Et alors ?
- Méfie-toi, dit Anne. Elle est beaucoup plus âgée que toi.
- Elle a six ans de plus.
- C'est beaucoup, six ans. Cette femme sait ce qu'elle veut et te faire aller n'importe où, même là où tu n'as pas envie d'aller.

Ces paroles l'avaient marqué malgré lui parce qu'au-delà de son affection pour Anne, c'était ce qui venait de se produire, il était allé là où il n'avait pas envie d'aller. (Wajsbrot : 1997 : 142)

Vu que les paroles d'un personnage occupent une place importante dans les systèmes axiologiques qu'aborde le roman, le discours signifie forcément ; il est signifiant et permet d'identifier le projet sémantique et idéologique de celui qui parle, comme l'a bien expliqué à maintes reprises Vincent Jouve. D'une part, la réception idéologique, dans la citation ci-dessus, nous permet d'identifier la position idéologique d'Anne. D'autre part, la réception herméneutique, par le biais de certaines déclarations explicites du narrateur,

est susceptible de montrer l'orientation idéologique. En effet, le narrateur intervient deux fois pour guider la lecture. Dans l'expression « répondit-il d'un air de défi », il transfère au lecteur les sentiments de Louis à l'égard de sa sœur, ainsi que le montre sa tonalité agressive. Louis n'adhère donc pas à la position idéologique d'Anne. Il aime Sarah malgré son appartenance ethnique. Toutefois, il s'accorde à la vision de sa sœur ; Sarah l'impliquait dans des « actes de sabotage. » (Wajsbrot : 1997 : 138), en référence au mouvement de résistance à laquelle adhèrent Sarah et Louis. Cette position « démissionnaire » de Louis s'avère à travers l'intervention de l'instance narratrice, comme il est évident dans l'expression « c'était ce qui venait de se produire, il était allé là où il n'avait pas envie d'aller ».

Dans la citation ci-dessus, le lecteur se heurte à une référence extra-textuelle, intimement liée à la culture européenne à travers le regard négatif jeté sur le Juif dès le Moyen Âge. Par le biais de cette image stéréotypée du Juif, telle qu'elle apparaît dans l'expression « Cette femme sait ce qu'elle veut et te faire aller n'importe où », force est de remarquer que la référence implicite au mythe de « bouc émissaire⁷ » adressé contre les Juifs n'est pas sans conséquence sur le récepteur. Selon ce mythe, le Juif est la source de tous les « maux » dans le monde. Ainsi s'agit-il de la théorie du complot ou de la conspiration. Les suspicions que manifeste Anne à l'égard de Sarah ne sont pas dissociables d'un système de valeurs antisémite qui prend l'habitude de stigmatiser les Juifs en Europe. À vrai dire, le recours à ce stéréotype⁸ péjoratif vise à solliciter le lecteur interprétant. Des années après la libération des camps de concentration, le texte se réfère, comme nous verrons par la suite, par le biais d'une condamnation implicite de la position idéologique d'Anne Mérian, à l'implication partielle des Français dans l'acte destructeur à cause de leur antisémitisme.

Dans le dessein de valoriser un personnage, l'auteure recourt à un subterfuge textuel, c'est de faire de ce personnage la cible de toutes les « flèches » critiques, qui émanent des autres personnages, et c'est en ce moment-là qu'intervient le narrateur pour commenter l'attitude de l'un de ces personnages, ce qui contribue à orienter idéologiquement le lecteur, pour une simple raison que l'instance de lecture se trouve contrainte de sympathiser avec le personnage-victime. Autrement dit, l'influence idéologique qu'exerce le texte sur le lecteur est l'objet d'un processus lent et graduel. Si le texte commence par la présentation des systèmes de valeurs des personnages de l'œuvre, l'orientation idéologique prend graduellement sa place dans le texte, à travers les interventions explicites et implicites de l'instance narratrice. Après avoir souligné la position morale d'Anne, le texte va jusqu'à étendre le cercle des personnages antisémites, en ajoutant les parents de Louis Mérian :

[...] Anne avait dit un soir à ses parents que Louis était amoureux d'une certaine Sarah mais était-ce le soir même ou un autre, il ne s'en souvenait pas, et son père avait dit Sarah, ce n'est pas un nom juif ? Je ne sais pas, avait répondu Louis, tu ferais bien de te renseigner, avait dit son père, c'est dangereux de fréquenter des Juifs – et Louis n'avait pas protesté. (Wajsbrot : 1997 : 143)

Dans l'extrait précédent, la polyphonie du texte permet au lecteur de toucher du doigt l'opposition qui existe entre les différents acteurs de l'œuvre. Tandis que les parents du protagoniste s'opposent à la relation de leur fils avec une fille d'origine juive, comme il est évident dans le discours rapporté, la passivité de Louis pousserait le lecteur à le ranger dans la même catégorie. Pour ce qui est d'Anne, le discours indirect libre, dans l'expression « ce n'est pas un nom juif ? », dénude sa position idéologique.

Cette différence de hiérarchie des valeurs, à partir de la référence implicite au mythe du complot⁹ jusqu'à une déclaration explicite qui montre l'antisémitisme d'Anne, sert de support au message idéologique que l'auteure veut transmettre à son lecteur. Face à un avertissement «justifié», venu de la part de son père, et qui met en relief l'autorité paternelle, le texte met l'accent sur la passivité de Louis, par le biais d'un commentaire narratif à la fin de la citation précédente « et Louis n'avait pas protesté ». L'obéissance de Louis à l'autorité paternelle, et par conséquent aux normes antisémites qui régnaient dans la société française pendant l'Occupation, ainsi que le montre le texte, malgré les sentiments sincères qu'il éprouve pour Sarah, interpelle le lecteur. Il y a donc une dualité radicalement opposée entre les sentiments d'une part, et l'incapacité du personnage à adhérer au mouvement de résistance. Cette opposition binaire entre la part affective du personnage et la vision transcendante opérée par l'instance narrative, réveille la faculté critique chez le lecteur en le poussant à juger le personnage. Sa « lâcheté » et sa dépendance familiale seront les arguments auxquels repose Louis pour mettre terme à sa vie à la fin du roman.

Après avoir appris que son frère garde sa relation amoureuse avec Sarah, Anne exprime, avec une sorte d'ironie, son mécontentement au sujet de la pérennité de cette relation :

- Tu es toujours amoureux ?
- Oui.
- Et elle ?
- Aussi.
- Alors c'est parfait, avait-elle dit avec mauvaise humeur.

(Wajsbrot : 1997 : 151)

Dans la citation ci-dessus, le narrateur transporte au lecteur les sentiments éprouvés par Anne, lors d'un dialogue entretenu avec son frère Louis. En soulignant non seulement son refus, mais également son aversion, ainsi que

le montre l'expression narrative « avec mauvaise humeur », le texte met l'accent sur l'opposition qui existe entre les systèmes de valeurs de ces deux personnages. L'instance énonciative prend position en faveur de Sarah. Autrement dit, Anne est négativement marquée par le biais de sa représentation comme personne antisémite ; son refus de Sarah découle d'une pensée antisémite, comme nous verrons par la suite. Ce parti pris du texte dénote la position idéologique de l'instance narrative : la condamnation de l'antisémitisme. L'intervention narrative oriente donc le lecteur vers le jugement négatif du personnage d'Anne compte tenu de son attitude antisémite.

En référence laconique aux lois de Nuremberg, promulguées par le Reichstag en 1935, Anne avertit son frère du danger que représente le contact avec Sarah, à cause de son origine juive ; avertissement que Louis n'écouteras pas :

- Elle part, dit Anne. Elle est juive, tu sais. Et les lois ...
- Tais-toi, je t'en prie.
- C'est mieux comme ça, dit Anne. (Wajsbrot : 1997 : 155-156)

Bien que cette citation soit dépourvue de toute intervention narrative, elle reflète la contradiction qui caractérise le caractère du protagoniste. Si le roman tend à le représenter comme un amoureux sincère, en revanche, il est lâche devant l'autorité familiale, incapable de prendre position et de défendre la personne qu'il aime. Cette contradiction, qui sollicite le lecteur interprétant, favorise l'image mentale, pour ainsi dire, négative au sujet de la personnalité de Louis Mérian. S'il est vrai que le comportement de Louis Mérian, tel qu'il s'inscrit dans *La Trahison*, est en contradiction avec l'image mentale que produit le texte chez l'esprit du lecteur à propos de sa sœur aînée Anne, l'objectif est d'indiquer la relation de dépendance qui imprime la vie du protagoniste. Pour le dire autrement, si le texte prend soin de représenter Anne comme un personnage antisémite, à cause de l'hostilité apparente envers les Juifs qui s'illustre à travers l'usage d'un discours de haine, il dessine une image semblable pour ce qui est de Louis Mérian. Lorsque Anne l'a invité à rompre les liens avec son aimée Sarah, le protagoniste proteste contre l'usage d'un tel discours de provocation, et par conséquent contre toute forme de discrimination sociale ; pourtant, sa réaction semble être modeste et ne répond pas à l'horizon d'attente du lecteur, pour une simple raison qu'il ne s'éloigne pas beaucoup de la position morale de sa famille, représentée dans le texte comme couarde, peureuse, irresponsable et antisémite. C'est la représentation textuelle qui guide le processus de lecture. Par le biais de la référence récurrente au sentiment de culpabilité qui envahit après coup l'esprit du protagoniste, l'orientation idéologique et affective qu'exerce le texte sur l'instance

lectrice pousse le récepteur à former une image négative du personnage anti-juif ; son antisémitisme est attribuable au fait qu'il a trahi la confiance de Sarah, qu'il n'a pas fait un effort suffisant pour la protéger pendant l'Occupation, et qu'il a cédé à la volonté de sa famille.

En reformulant les paroles des parents du protagoniste, le narrateur met l'accent, à travers l'usage du discours indirect libre, sur leur antisémitisme ainsi que sur la « discrimination sociale » infligée à l'égard des Juifs. En effet, le discours social est le reflet d'une série de stéréotypes antisémites qui stigmatisent le Juif, en le dévalorisant au niveau le plus bas dans la société. Nous citons :

Et ses parents étaient revenus à la charge, c'était dangereux, il ne fallait plus la voir, et puis ces gens-là n'étaient pas comme les autres, ils étaient sournois, intéressés, elle avait certainement une idée derrière la tête en le fréquentant, tôt ou tard elle lui demanderait quelque chose, elle le mettrait dans une situation impossible. (Wajsbrot : 1997 : 151)

Ainsi que le montre l'image stéréotypée, pour ainsi dire, dévalorisante du Juif, dans le passage précédent, le Juif est représenté comme rusé, «sournois» et « intéressé ». En partant du particulier au général, c'est-à-dire d'un avertissement adressé à Louis de ne pas contacter Sarah jusqu'à la stigmatisation de l'ensemble des Juifs, comme il est évident dans l'expression « ces gens-là », cette image antisémite se réfère aussi bien au mythe du «bouc émissaire» qu'à la théorie du complot. La réception idéologique permet donc au lecteur de toucher du doigt l'antisémitisme des parents du protagoniste.

D'ailleurs, l'opposition binaire, que crée un tel type de discours social, entre les Juifs/les autres vise à solliciter le lecteur interprétant. Ce système binaire, qui porte sur une distinction raciale entre les Juifs/les Catholiques, autrement dit entre les sournois et les honnêtes, interpelle le lecteur puisqu'il s'oppose aux normes de la société française. L'extrait ci-dessus lance une pierre dans les eaux stagnantes, d'où résulte la stimulation de la faculté critique chez le lecteur en le poussant à participer au projet sémantique et idéologique de l'œuvre. L'orientation idéologique qu'exerce le texte sur le lecteur est partiellement révélatrice de l'idéologie de l'auteure ; la pérennité de la représentation des Juifs comme victimes sociales d'un bourreau, pour ainsi dire, invisible au travers le temps, sans tenir compte des crimes commis par l'autorité israélienne en Palestine en particulier, et dans le monde entier en général, décèle implicitement la dimension sioniste de son texte. Toutefois, force est de remarquer que les assises idéologiques de la pensée sioniste s'oppose fortement à toutes les apparences de faiblesse qui ont marqué le peuple juif, à partir de la diaspora jusqu'aux débuts du siècle précédent¹⁰.

Dans cette perspective, il s'agit de certains rapports qui existent entre configuration et refiguration¹¹. Le recours à un discours social, pour toucher

du bout des doigts les véritables questions au lieu de s'attaquer directement ou explicitement aux grands problèmes sociaux et historiques qui inquiètent l'auteure, vise en effet à représenter la « Shoah » en particulier, et l'histoire « terrible » des Juifs d'Europe en général d'une manière indirecte. Ce type de discours rapporté permet au texte de montrer et par conséquent de condamner les paroles des personnages de l'œuvre sans tomber dans le piège de contradiction qui pourrait mettre en doute tout le système idéologique de l'œuvre, ainsi que l'explique Susan Rubin Suleiman :

[...] afin de condamner les paroles du personnage, le récit est obligé de les rapporter ; mais s'il les rapporte d'une façon assez détaillée et assez exacte – par le moyen du discours direct, par exemple – ces paroles peuvent acquérir un accent « vrai » qui agit contre la condamnation qu'elles sont censées provoquer. Il en résulte un effet de brouille ou de contradiction interne, puisque le lecteur est attiré par des paroles qu'il « devrait » refuser et c'est le texte même qui l'y invite. Le personnage négatif acquiert par là un aspect ambigu qui peut à la longue subvertir, ou au moins mettre en question le système axiologique et idéologique de l'œuvre – système dont la validité est précisément ce que l'œuvre tente de démontrer. (Suleiman : 1983 : 248)

Selon le passage précédent, le discours direct des personnages pourrait pousser le lecteur à sympathiser avec le personnage, ce qui s'oppose fortement au projet idéologique de ce « roman de témoignage », à savoir la condamnation violente de l'attitude antisémite de certains acteurs, ce qui a pour conséquence la subversion de tout le système axiologique de l'œuvre. Autrement dit, par le biais d'un discours rapporté, reformulé d'une manière indirecte par l'instance énonciative, le texte agit sur le lecteur ; les effets idéologiques qu'il produit poussent certainement le lecteur à adhérer à la position morale du texte.

Par ailleurs, le texte recourt parfois à une/des déclaration[s] implicite[s] pour mieux agir sur le lecteur. Il s'agit en effet d'une série de valeurs qui expriment d'une manière indirecte la position idéologique de l'autorité narrative, ce qui révèle le parti pris du texte. La tâche du lecteur réside dans le fait de comparer les deux positions morales du narrateur et des personnages pour toucher du doigt l'idéologie de l'œuvre¹² :

Dans la mesure où le narrateur se pose comme source de l'histoire qu'il raconte, il fait figure non seulement d'« auteur » mais aussi d'*autorité*. Puisque c'est sa voix qui nous informe des actions des personnages et des circonstances où celles-ci ont lieu, et puisque nous devons considérer – en vertu du pacte formel qui, dans le

roman réaliste, lie le destinataire de l'histoire au destinataire – que ce que cette voix raconte est «vrai», il en résulte un effet de glissement qui fait que nous acceptons comme « vrai » non seulement ce que le narrateur nous dit des actions et des circonstances de l'univers diégétique, mais aussi tout ce qu'il énonce comme jugement et comme interprétation. Le narrateur devient ainsi non seulement source de l'histoire mais aussi interprète ultime du sens de celle-ci. (Ibid. : 90)

Compte tenu de tout ce qui précède, il est conclu que le texte se réfère à l'héroïsme de la communauté juive durant l'occupation allemande en France, ce qui nous pousse à nous interroger sur la véracité d'une telle référence historique. Les Juifs font-ils vraiment partie intégrante de réseaux de résistance pendant l'Occupation ? Quel rôle les Juifs ont-ils joué pendant la période en question ? À vrai dire, si nous supposons que la communauté juive a réellement participé à la résistance pour défendre la société d'accueil dans laquelle elle réside, il s'agit d'une question d'honneur, mais la réalité historique s'oppose fortement à cette hypothèse. L'objectif de leur participation était avant tout de réaliser les intérêts politiques de l'État hébreu :

La Seconde Guerre mondiale est un tournant important dans l'histoire du sionisme en France. La persécution a renforcé l'idée que la position des juifs en Diaspora était pour eux dangereuse et sans avenir. Elle a mis en lumière les illusions de l'assimilation tant désirée des israélites. Par ailleurs, la participation des sionistes aux combats de la Libération confère au mouvement un prestige et une force inconnus avant le conflit. Les jeunes éclaireurs israélites, qui ont combattu dans le maquis de la Montagne noire, plaçaient leur combat dans une perspective sioniste. Ils arboraient les couleurs blanche et bleu du futur État juif. (Zytnicki : 1998 : 62)

En effet, Cécile Wajsbrot recourt à l'usage du mythe de «bouc émissaire» pour exercer une influence idéologique sur le lecteur en le poussant à adopter la vision sioniste du texte ; l'introduction d'un tel mythe a pour but de représenter les Juifs comme victimes d'une société antisémite ayant l'habitude de stigmatiser les Juifs sans aucune raison apparente et convaincante, ce qui s'oppose non seulement à la logique, mais également à la réalité historique. Si la société française était agressive à l'égard des Juifs, comment peut-on justifier leur existence sur les territoires français pendant l'Occupation ? En outre, supposons que les peuples européens manifestent leur désir de rompre avec les communautés juives, cette vague de haine et d'aversion serait justifiable à cause de l'implication d'une grande partie des Juifs européens dans des actes s'opposant aux intérêts de la société d'accueil

dans laquelle ils résident. D'ailleurs, l'antisémitisme est indissociable du sionisme, et se transforme presque en synonyme d'anti-sionisme ; tout pays qui ose à condamner les politiques d'Israël en Palestine se trouve dans la première rangée des pays antisémites, ce qui explique la position lâche et timide que prend la majorité des pays occidentaux face à l'entité sioniste. À vrai dire, les sionistes instrumentalisent le sentiment de culpabilité pour soumettre les sociétés européennes :

Manifestement, l'Etat d'Israël ne combat pas l'antisémitisme. Il l'entretient. Il le cultive. Les sionistes de la Diaspora, en assimilant antisionisme et antisémitisme, ne font qu'aggraver le problème. Ils imposent aux juifs comme aux non-juifs un dogmatisme qui ne laisse aucune place à la libre enquête. Or le dogme principal de sionisme est que les juifs constituent une nation au même titre que, par exemple, les Français ou les Italiens. [...] Or il existe encore des juifs qui, même après des décennies d'endoctrinement sioniste, ne veulent pas se voir comme une nation. Sont-ils pour autant antisémites ?
(Ben-Asher : op.cit. : 114)

L'étude de l'effet-valeur dans *La Trahison* nous a permis de mettre en lumière la construction idéologique dans le texte en question, et de s'approcher de l'axiologie qui marque l'écriture d'une auteure d'origine juive polonaise. Bien qu'elle ait réussi à construire un réseau de relations contradictoires entre les personnages de l'œuvre, ce qui oblige par conséquent le lecteur à adopter le même point de vue de l'instance narratrice, son écriture romanesque déborde de messages idéologiques. Au regard de l'étude du texte, nous pouvons prétendre que l'auteure partage explicitement l'idéologie sioniste, dont parmi les buts déclarés est de construire un État juif pour englober les Juifs du monde entier au détriment du peuple palestinien. En bref, le texte est implicitement porteur de cette idéologie « haineuse » compte tenu de la représentation « victimisante » des Juifs, cinquante ans après la fin de la guerre.

Il est difficile d'attribuer une valeur positive à une écrivaine d'origine juive polonaise qui s'est efforcée, dans son œuvre romanesque, de demeurer sensible aux valeurs culturelles qui ne s'éloignent pas beaucoup de l'idéologie sioniste, et par conséquent de toucher de près la souffrance, la discrimination sociale, mais également le stress post-traumatique qui a accompagné le Juif d'origine polonaise durant toute son existence en France, non seulement à cause de l'antisémitisme actuel de la société hôte, mais également à cause d'une histoire submergée par des stéréotypes antisémites ayant pour but de stigmatiser l'Autre, qu'il soit d'origine juive, africaine ou arabe.

الملخص:**دراسة تأثير القيمة في La Trahison بواسطة Cécile Wajsbrot.****لؤي عبد الحي**

تمتاز رواية (الخيانة) لسيسيل فايزبرو بأنها تحمل في طياتها تناقض ملحوظ على مستوى الشكل والمضمون، ومراد ذلك هو أن الرواية تعتمد إلى توجيه القارئ إيديولوجياً من أجل دفعه إلى تبني الرؤية النصية المفسرة للتاريخ. إذ أنه من الناحية الشكلية، فإن العمل الأدبي محل الذكر يُبرز أصواتاً تتناقض في مضامين خطابها الإيديولوجي، وهو ما يجعل القارئ يتعلق بالصوت الأكثر مصداقية داخل النص، وهو السارد. وفي هذا الصدد، فإن الصوت السردى يخرج عن إطاره المؤلف كناقلاً محايداً للأحداث التي يرويها، فالهدف الرئيس هو إبراز أحداث بعينها وعض الطرف عن وقائع تاريخية أخرى لا تحتل ذات الأهمية من وجهة النظر السردية. وهذا التحيز النصي لا يخلو من تأثير مباشر على القارئ. أما على مستوى المعنى، فإن النص داخل الرواية يقوم بالأساس على تسليط الضوء على ذاكرة الهولوكوست وتجسدها في دواخل من نجوا من أحداث النازي. وفي هذا الإطار يتخذ النص من فترة الاحتلال الألماني لفرنسا ركيزة أساسية من خلال إبراز معاداة السامية وعنصرية المواطنين الفرنسيين نحو جيرانهم اليهود في تلك الحقبة. ولا يغفل النص عن تجسيد المعاناة التي تشعر بها الأجيال اللاحقة للهولوكوست في الوقت الحاضر، ويرجع ذلك إلى فقدان فرنسا لقيمتها الجمهورية - من وجهة نظر الصوت السردى والإيديولوجيا التي تتبناها شخوص الرواية - وهو ما ينعكس بدوره على المنظومة القيمية في الماضي والحاضر على حد سواء. وفي ضوء هذا الطرح يتبنى البحث كإطار منهجي نظرية التأثير القيمي لفانسننت جوف، محاولاً أن يجد إجابة على عدد من التساؤلات: ما هي الوسائل النصية التي يلجأ إليها النص من أجل التأثير على المنظومة القيمية للقارئ، بل ودفعه إلى تبني سلسلة القيم التي يطرحها النص؟ ما هي طبيعة الرسالة الإيديولوجية التي يقدمها النص للقارئ من خلال التحيزات النصية، وهل لذلك ثمة علاقة مع فكر الكاتبة نفسها، خاصة أنها من أصول يهودية - بولندية؟ هل نحن إزاء كاتبة صهيونية الفكر أم أن إيديولوجيا النص لها أبعاد موضوعية؟

مفاتيح النص: التأثير القيمي، الإيديولوجيا، الصور النمطية المضادة للسامية، نظرية المؤامرة.

¹ Il est intéressant de différencier entre les Juifs nationaux (les Juifs de la nation) et les Juifs étrangers arrivés en France après 1933. Si les Juifs qui vivent à l'Europe de l'Est étaient la cible de préférence d'une persécution raciale, notamment ceux d'origine polonaise, leur existence en France durant ou avant les années de la guerre, dans l'espoir de gagner leur vie, ne change rien à leur situation misérable ni à leur sort tragique: «Gottschalk dit que l'opinion internationale est persuadée qu'il existe un violent antisémitisme en France, que plus de 80% des Juifs souhaitent émigrer. Or, la HICEM m'a enregistré que trois mille demandes d'émigration, dont plus de 98% concernent des Juifs étrangers arrivés en France après 1933.» (Wieviorka: 1992: 339)

² « Le terme fut lancé par des journalistes issus de l'entourage de l'écrivain antijuif Wilhelm Marr. Il apparut pour la première fois à l'automne 1879. Un an après sa première apparition, c'était devenu un terme courant, et il faisait aussi une carrière rapide dans les pays non germanophones. Si cette notion totalement inutilisable d'un point de vue analytique connut un tel succès, c'était grâce à l'imprécision de son contenu. Elle devint ainsi un concept fourre-tout, dans lequel on pouvait rassembler tous les courants, même si

leurs mobiles et leurs objectifs étaient différents. » (Berding : 1991 : 77)

³ « L'on pourrait s'attendre à ce stade à deux objections majeures. La première concerne l'appartenance des Arabes à la « race sémitique ». Comment parler d'antisémitisme arabe quand les Arabes eux-mêmes sont des Sémites ? Précisons donc que le vocable «antisémitisme» a été forgé de toutes pièces pour stigmatiser les seuls Juifs. La notion d'antisémitisme moderne, depuis Wilhelm Marr, inventeur du mot en 1873, jusqu'à Hitler, en passant par Wagner, n'a jamais concerné les Arabes. Elle a été inventée – aucun historien sérieux n'en doute – que pour « naturaliser » la traditionnelle haine des Juifs, lui conférer un vernis pseudo-scientifique. En font usage tous ceux qui veulent d'un seul mot résumer leur haine particulière et exclusive des Juifs, qu'ils soient chrétiens, musulmans et même juifs. » (Kotek : 2005 : 17-18)

⁴ L'usage de la technique du « monologue narrativisé » met en lumière l'hésitation du personnage, c'est-à-dire le chaos de son univers intérieur : « Apparaissant le plus souvent au cours d'un récit, le «monologue narrativisé» contribue paradoxalement à introduire du théâtral dans le roman. Employé, entre autres, pour mettre en relief l'incertitude constante des personnages, il les fait ainsi apparaître en proie à l'authenticité et à la vie. [...] L'effet théâtral vient de ce que le monologue narrativisé se caractérise essentiellement par nombre de ses intonations et par le respect du rythme respiratoire, bien que ceux-ci demeurent cérébraux. » (Lecerf : 1998 : 86)

⁵ En effet, l'auteur de fiction a tendance à créer un effet de vie pour construire un contrat de confiance et de crédibilité avec son lecteur. La représentation graduelle du personnage permet au texte de créer un effet de suspense : « L'illusion référentielle suppose une représentation progressive du personnage sur le mode du dévoilement. [...] L'être romanesque, y compris dans les grands romans du XX^e siècle, est – constitutivement – pris dans une évolution. » (Jouve : 1992 : 116)

⁶ « Le terme « antisémitisme » est relativement récent. En 1879, un pamphlétaire de Hambourg, Wilhelm Marr, emploie pour la première fois « antisémitisme » pour désigner la haine des Juifs, dans un libelle intitulé *La Victoire du judaïsme sur le germanisme*. Le mot est scientifiquement inexact. Les antisémites devraient être ceux qui sont « contre des Sémites ». Or, les Sémites sont les descendants de Sem, le fils aîné de Noé. Sem est l'ancêtre d'Abraham, le père de tous les monothéistes hébreux, chrétiens et musulmans. Et pourtant, depuis plus d'un siècle, l'antisémitisme se définit par celui qui hait les juifs, et eux seulement. » (Kuperminc : 2001 : 37)

⁷ « Durant l'office de Yom Kippour, le Grand Prêtre désignait par tirage au sort deux boucs ; l'un pour le sacrifice ; et l'autre pour être envoyé à Azazel, une falaise rocailleuse, d'où il était jeté pour mourir dans le désert. Ce bouc était censé « porter avec lui tous les péchés d'Israël ». D'où l'expression « bouc émissaire » évoquant la personne, ou le groupe, accusé de tous les maux, dans le but d'épargner ses semblables. Dans le langage populaire, le bouc émissaire est une victime innocente, celui ou celle «qui paie pour les autres». [...] Si tous les boucs émissaires, à travers l'Histoire, n'ont pas tous été des juifs, nombre d'entre eux le furent. [...] le peuple juif dans son ensemble a été accusé du meurtre de Jésus. [...] les juifs ont été rendus responsables de la grande Peste de 1350. Une idée reçue qui tourna au fantasme fut l'accusation de crime rituel, au nom de laquelle furent organisés de terribles pogroms qui firent des milliers de victimes en Europe. Si en croyait la rumeur, les juifs devaient pétrir le pain azyne de la Pâque (la matza) avec du sang chrétien. » (Ibid. : 45)

⁸ Il nous semble intéressant de faire la distinction entre l'attitude et le stéréotype. Si l'attitude de certains personnages de *La Trahison* montre leur attitude antisémite, c'est parce que leurs actes et leurs comportements sont en harmonie avec leur pensée antisémite,

et par conséquent il s'agit d'une tendance personnelle. En revanche, le stéréotype prend une tournure collective de sorte qu'il reflète les idées fausses propagées dans une société : « [...] l'attitude est antérieure au comportement, autrement dit elle en est inférée. L'attitude s'exprime par des actes mais aussi par des croyances (qui constituent l'armature cognitive des attitudes), par des préjugés et par des stéréotypes. [...] Un stéréotype est un jugement qualitatif vis-à-vis d'une personne (ou groupe de personnes), d'un objet ou d'un concept toujours en dehors d'une expérience personnelle. [...] Par exemple, à propos du Noir (dans un grand nombre de situations), le préjugé c'est la haine du Noir, le mépris du Noir. Les stéréotypes en conséquence sont : le Noir est malpropre, paresseux, malhonnête, incapable, dangereux...» (Doraï : 1988 : 47)

⁹ « [...] [les] préjugés politiques [...] stigmatisent le Juif en tous lieux puisque cet étranger est à la fois un ploutocrate et un révolutionnaire. Ces transformations et ces amalgames préparent la version moderne de l'antisémitisme formulée dans la théorie du complot ourdi par les Juifs contre les chrétiens. On obtient ainsi une préparation originale que Saul Friedländer nomme « antisémitisme rédempteur » et qu'il définit ainsi : « L'antisémitisme rédempteur voit dans la lutte contre les Juifs la composite prédominante d'une vision du monde dans laquelle les autres thèmes racistes ne sont qu'accessoires... La rédemption ne surviendrait que si l'on se libérait des Juifs – en les chassant, peut-être en les anéantissant. » » (Ternon : 2007 : 184)

¹⁰ « La négation de la Diaspora est au cœur de l'idéologie sioniste. Si l'on accepte le postulat que les juifs sont une nation, il va de soi qu'ils ne peuvent mener une existence normale hors d'un État souverain à majorité juive. Léo Pinsker, lui-même médecin, qualifiait les juifs, privés de souveraineté nationale, de malades. D'autres pères fondateurs du mouvement sioniste frôlaient l'antisémitisme dans leurs dénonciations des juifs qui acceptaient de vivre minoritairement. « La vie juive est une vie "vie de chien", qui inspire le dégoût », écrivait David Frishman. Pour Micha Yossef Berdichevski, les juifs « ne sont ni une nation, ni un peuple. Ils ne sont pas humains ». Haïm Brenner les considérait également inhumains et les traitait de « gitans », de « chiens sales et blessés ». Aaron David Gordon les accusait de parasitisme et les qualifiait de « peuple fondamentalement inutile ». Pour Avraham Schwadron, c'étaient des « esclaves », des « vers » qui vivaient dans « la saleté la plus indigne », dans un « déracinement parasitique ». Le sionisme devait mettre fin à tout cela. » (Ben-Asher : 2009 : 124) À partir de ces considérations, il est difficile d'attribuer une valeur négative à une écrivaine qui s'est efforcé, dans son œuvre, de toucher du doigt le traumatisme qui a marqué l'existence de la communauté juive d'origine polonaise en France, non seulement à cause de l'antisémitisme récent, mais également à cause d'une histoire submergée par des stéréotypes antisémites qui n'ont cessé de stigmatiser l'Autre, qu'il soit d'origine juive, africaine ou arabe.

¹¹ Selon Catherine Dana, la participation du lecteur à pallier les blancs du texte, par le biais du processus de lecture, contribue à enrichir le texte, ce qui le rend ouvert, selon les termes d'Umberto Eco : toutes les interprétations sont potentiellement illimitées. Le traitement littéraire de la Shoah, et notamment de la résurgence de la mémoire de la Shoah, nécessite une lecture particulière qui dépasse le cadre diégétique de l'œuvre de fiction : « Cette collaboration entre auteur et lecteur implique que l'œuvre de fiction reste ouverte et permet ainsi une refiguration sans limite de temps. » (Dana : 1998 : 38)

¹² Selon S. Suleiman, le narrateur « fonctionne [...] comme le représentant d'un «supersystème» idéologique qui hiérarchise les systèmes partiels représentés par les acteurs ». (Suleiman : 1983 : 87)

Bibliographie

A. Corpus d'Étude :

Wajsbrot, C., (1997), *La Trahison*, Paris : Zulma.

B. Ouvrages théoriques :

Dana, C., (1998), *Fictions pour mémoire : Camus, Perec et l'écriture de la Shoah*, Paris : L'Harmattan.

Hamon, P., (1984), *Texte et idéologie. Valeurs hiérarchies et évaluations dans l'œuvre littéraire*, Paris : PUF.

Jouve, V., (1992), *L'effet-personnage dans le roman*, Paris : PUF.

Jouve, V., (2001), *Poétique des valeurs*, Paris : PUF.

Jouve, V., (2010), *Poétique du roman*, Paris : Armand Colin.

Suleiman, S., (1983), *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris : PUF.

C. Ouvrages critiques sur la littérature de la Shoah :

Kuperminc, V., (2001), *Les Juifs*, Paris : Le Cavalier Bleu.

Ternon, Y., (2007), *Guerres et génocides au XXe siècle : Architectures de la violence de masse*, Paris : Odile Jacob.

Wieviorka, A., (1992), *Déportation et génocide : Entre la mémoire et l'oubli*, Paris : Plon.

D. Ouvrages critiques sur le mouvement sioniste :

Arcand, A., (2014), *À bas la haine!*, Éditions Online Self Publishing Book Lulu.com.

Ben-Asher, H., (2009), *L'illusion sioniste*, Paris : Éditions Books on demand.

Berding, H., (1991), *Histoire de l'antisémitisme en Allemagne*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris : Les Éditions de la MSH.

Kotek, J. et Kotek, D., (2005), *Au nom de l'antisionisme : L'image des Juifs et d'Israël dans la caricature depuis la seconde Intifada*, Paris : Éditions Complexe.

Peignot, J., (1986), *Puzzle*, Lausanne : Éditions L'Âge d'Homme.

Rabkin, Y.-M., (2004), *Au nom de la Torah : Une histoire de l'opposition juive au sionisme*, Québec : Les Presses de l'Université Laval.

Zytnicki, C., (1998), *Les juifs à Toulouse entre 1945 et 1970 : une communauté toujours recommencée*, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.

E. Articles critiques :

Doraï, M.-K., (1988), « Qu'est-ce qu'un stéréotype ? », in : *Enfance*, tome 41, n°3-4.

Jouve, V., (2005), « Le lecteur et ses simulacres » in : *Estudios de Lengua y Literatura Francesas*, n°16, « La lecture dialogique », Universidad de Cadiz.

Lecerf, A., (1998), « La Théâtralité dans Aurélien », Michel Appel-Muller (dir.), *Revue Recherches croisées Aragon/Elsa Triolet*, Vol. 6, Paris : Presses Universitaires Franc-comtoises.

Riandiere La Roche, J., (2001), « Racisme, antijudaïsme, antisémitisme : problèmes de sémantique et d'histoire », in CIVIL, Pierre (dir.), *Écriture, Pouvoir et Société en Espagne aux XVI^e et XVII^e siècles : Hommage du CRES à Augustin Redondo*, Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle.